



Phyllida Bright avait vu son comptant de cadavres pendant la Grande Guerre, aussi, lorsqu'elle trouva le corps sans vie étalé par terre, n'eut-elle même pas l'idée de crier.

La découverte inattendue lui fit pousser un petit *oh* de surprise, suivi d'un sursaut de sollicitude, vite remplacé par un sentiment d'exaspération. *Comme si je n'avais pas assez à faire aujourd'hui*, pensa-t-elle tandis que son expérience d'infirmière endurcie sur les champs de bataille reprenait le dessus et qu'elle s'agenouillait pour s'assurer que l'homme était bien mort.

Il l'était – en plus d'être couvert de sang à cause du stylo-plume planté dans sa carotide. Ôter les taches sur le tapis de la bibliothèque allait lui prendre deux bonnes heures, sans parler du sang qui avait giclé sur les livres et le papier peint.

Elle prit néanmoins quelques instants pour recommander l'âme du défunt au Seigneur, non sans une certaine gratitude, car, Dieu soit loué, c'était elle qui avait découvert M. Waring, et non pas cette pipelette de Ginny, la femme de chambre.

Ayant déjà mentalement réorganisé les tâches de son personnel, tout en veillant à ce que personne ne s'approche de la bibliothèque, elle se releva et alla décrocher le téléphone.

Pendant qu'elle attendait qu'on la mette en relation avec son interlocuteur, Phyllida alluma la lampe, puis redressa le plateau d'acajou sur lequel le stylo-plume, qui saillait à présent du cou du mort, se trouvait habituellement. Elle remit également en place le petit vase qui contenait toujours une composition florale, puis ôta l'unique feuille morte qui se trouvait là et la fourra dans sa poche, notant au passage une petite coulure terne sur la surface brillante du bureau. Les ciseaux et la pile de papiers étaient toujours à leur place, ainsi que le presse-papiers en agate.

La communication fut enfin établie, mais là encore, ce qui aurait dû être simple s'avéra fastidieux.

— Oui, Monsieur. Un vrai cadavre, répéta-t-elle lorsque le sergent de police lui posa la question pour la troisième fois, et pas uniquement parce qu'il y avait de la friture sur la ligne. Je suis Mme Bright, la gouvernante du manoir de Mallowan.

— Le manoir de Mallowan, vous voulez dire la maison de cette dame qui écrit des romans policiers ?

— Tout à fait.

— Et donc, d'après vous, il y aurait un cadavre dans la bibliothèque d'Agatha Christie ?

— C'est précisément ce que je suis en train de vous dire, Monsieur. Et j'espère que vous allez vous en occuper très rapidement, car M. et Mme Mallowan attendent des invités.

L'homme partit d'un rire tonitruant.

— Ah, ça, c'est la meilleure ! réussit-il à articuler entre deux salves d'hilarité. Un cadavre à...

— Monsieur Greensticks ! Un homme a été tué et il est urgent de s'en occuper.

Elle finit par raccrocher, en espérant que le sergent comprendrait la gravité de la situation avant que la standardiste qui les avait mis en relation ne commence à propager la nouvelle de son côté.

Son attention se porta de nouveau sur le pauvre M. Waring. Elle était quasi certaine que c'était bien son nom, mais n'en aurait pas mis sa main au feu, car il ne figurait pas sur la liste des invités quand il avait débarqué la veille au soir.

Elle fut tentée de couvrir le corps du pauvre homme avec une couverture, puis décida qu'il valait mieux ne pas toucher à la scène de crime. Jeune, à peine la trentaine, M. Waring avait des cheveux et une moustache châtain clair. Son pantalon, bien que légèrement démodé, était de qualité, de même que son manteau de drap à l'ourlet impeccable – un signe que l'homme avait le souci du détail.

Phyllida jeta un coup d'œil à la pendule. Sept heures pile. Normalement, Mme Agatha ne se lèverait pas avant deux bonnes heures. Après quoi, elle irait s'enfermer dans son bureau pour écrire avant de rejoindre son mari et ses convives. Phyllida songea qu'elle allait devoir faire venir prochainement les réparateurs pour remonter les pendules et huiler l'horloge de parquet qui se trouvait au pied du grand escalier.

Mais le plus pressant était d'informer M. Dobble de la situation. À la seule pensée de devoir affronter le redou-

table majordome à une heure aussi matinale, elle eut une folle envie de prendre une tasse de Darjeeling bien fort (à défaut d'un petit bourbon).

N'osant pas laisser la bibliothèque sans surveillance, elle prit la décision (non sans une certaine jubilation) de faire fi du protocole et de sonner M. Dobble.

Car en dépit de ses critères exigeants et de son esprit militaire, Phyllida était d'une nature volontiers espiègle. Bien que tenue à une certaine réserve, en tant que responsable de la gestion d'une grande partie du personnel, et de l'intendance du manoir, il lui arrivait de plaisanter avec les domestiques, et même de jouer au whist ou de parler chiffons avec les femmes de chambre. Sans parler de toutes les fois où l'on avait surpris la très digne gouvernante en train de s'attendrir, la larme à l'œil, devant une portée de chatons.

Deux desdits chatons avaient élu domicile dans son salon, où ils s'ébattaient désormais parmi son innombrable collection de romans policiers. À présent adultes, Stilton et Rye contribuaient à tenir les souris à distance du garde-manger, en plus de procurer calme et réconfort à la gouvernante lorsqu'ils daignaient prendre place sur ses genoux.

Phyllida n'avait pas gravi les échelons du service domestique en débutant comme simple fille de cuisine ou femme de ménage à l'âge de treize ou quatorze ans, pour s'élever peu à peu au rang de dame de compagnie, puis de gouvernante. En fait, elle n'avait embrassé la carrière de gouvernante que plusieurs années après la Grande Guerre, quand son travail dans l'armée avait pris fin.

Les raisons, excellentes, qui l'avaient poussée à entrer au service d'une grande maison, et qui ne regardaient qu'elle, expliquaient en partie pourquoi M. Dobble et elle n'étaient pas dans les meilleurs termes. L'homme semblait se défier d'une femme qui s'était hissée à la place convoitée de gouvernante sans avoir eu à récupérer les sols pendant de nombreuses années (selon lui), et qui était relativement jeune (en réalité pas tant que ça et certainement pas dénuée d'expérience) pour occuper un poste aussi prestigieux. Mais il avait beau essayer de lui tirer les vers du nez, elle ne daignait pas partager avec lui les détails de son parcours, de ses origines, de son statut marital ou de son âge, même lorsque ses questions se faisaient pressantes.

Cependant, Phyllida mettait essentiellement la défiance de M. Dobble sur le compte de son aversion pour son patronyme, Bright, qui signifiait lumineux, et qui s'accordait non seulement avec sa personnalité solaire, mais avec la couleur de ses cheveux d'un roux flamboyant.

La première fois qu'il l'avait rencontrée, le majordome l'avait observée de pied en cap, puis avait suggéré qu'elle « éteigne cet incendie sur sa tête ».

Elle s'était abstenue de lui proposer en retour de retirer le manche à balai qui semblait s'être coincé dans son postérieur, tout en s'assurant qu'à chaque fois qu'elle le rencontrait, sa chevelure était parfaitement lisse (mais nullement éteinte).

Elle venait d'ouvrir les rideaux pour laisser entrer la lumière quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit.

M. Dobble entra, sans faire de bruit, comme le font les meilleurs des domestiques. Il avait la cinquan-

taine environ, avec un visage rasé de frais et un crâne dégarni qui laissait apparaître une bosse bien marquée au-dessus de l'oreille gauche (particularité qui lui avait valu le surnom de « Vieille Bosse » parmi les domestiques). Chez le majordome, tout était long – ses oreilles, ses doigts, son torse, les poils de ses sourcils grisonnants – à l'exception de ses jambes, qui étaient de la même taille que son torse. Il avait des yeux sombres et une peau si pâle et lisse que Phyllida le soupçonnait de s'offrir les bienfaits d'une crème pour le visage hors de prix.

Comme beaucoup de majordomes, il s'habillait avec autant d'élégance qu'un gentilhomme. Cependant, aucun maître ne tolérant que son domestique puisse passer pour son égal, il y avait toujours dans la tenue du majordome un élément qui « détonnait » – un nœud papillon ou une jaquette un brin démodés, un pantalon mal coupé – autant de petits anachronismes qui permettaient à ces messieurs des classes supérieures de remarquer qu'il n'était pas « des leurs ».

M. Dobble fit trois pas dans la bibliothèque, le visage figé dans une expression hautaine, un regard accusateur posé sur Phyllida, la bouche ouverte pour prononcer ce qui s'annonçait comme une verte réprimande.

C'est alors qu'il vit M. Waring et s'immobilisa après avoir brièvement trébuché, tout en laissant échapper un petit cri.

— Comme vous le voyez, monsieur Dobble, nous avons un problème.

— Je vais alerter immédiatement le commissariat, dit-il en se reprenant.

Pas mécontente de voir que, contrairement à elle, l'homme avait perdu contenance en découvrant le corps, Phyllida réprima un sourire et annonça :

— J'ai déjà appelé M. Greensticks. Il devrait arriver sous peu, avec le médecin, j'imagine. De sorte que nous n'avons que peu de temps pour informer M. Max et Mme Agatha.

Elle attendit prudemment que le majordome prenne la situation en main.

— Je me charge de prévenir M. Max, et les valets, bien sûr. Je vous laisse vous occuper de votre propre personnel, madame Bright, en espérant que vous parviendrez à contenir leurs hurlements. Nous avons des invités, ne l'oublions pas.

Elle lui décocha un sourire glacial.

— Je vais faire en sorte de contenir leurs débordements à un niveau acceptable.

Il se tut et observa le corps.

— Grands dieux ! Un stylo à plume ?

— Absolument, confirma-t-elle en se rapprochant.

— C'est le journaliste venu pour interviewer Mme Agatha, un certain M. Waring ?

— C'est ce qu'il me semble.

Phyllida n'était pas allée accueillir les invités à la porte, laissant ce rôle à M. Dobble, mais elle avait tenu à voir à quoi ressemblait chacun des nouveaux venus au fur et à mesure qu'ils arrivaient, car c'était à son personnel que reviendrait la tâche de veiller à tous leurs besoins.

Si M. et Mme Mallowan ne connaissaient pas la victime – ce qui d'une certaine façon était une consolation – il

n'en demeurait pas moins que *quelqu'un* le connaissait, songea-t-elle.

M. Dobble émit un soupir :

— De l'acide carbolique pour ôter les taches, sans doute ?

— Seulement après un trempage dans l'eau salée.

— Et la tapisserie ?

— Du lait et de l'eau bouillante, bien sûr. De l'essence de lavande pour terminer.

— Je vais demander à Stanley et Freddie d'enlever le tapis une fois que le corps... euh... dès que possible.

— Je vous en saurais gré, monsieur Dobble.

Et Ginny aussi, pensa-t-elle aussitôt.

Tous deux observaient le cadavre, ni l'un ni l'autre ne semblant désireux de partir.

Dans la maison d'une auteure de romans policiers, les cadavres étaient un sujet courant de conversation – de même que les moyens employés pour les mener de vie à trépas. Les empoisonner ou les poignarder (mais sans tout ce sang) avait la préférence de Mme Agatha et, de temps à autre, elle les étranglait. Mais de là à avoir un vrai meurtre commis ici même... un vrai corps sans vie allongé par terre, avec un stylo planté dans la carotide...

Les taches de sang sur le tapis indiquaient que M. Waring n'était pas mort sur le coup, mais qu'il s'était traîné sur quelques mètres en cherchant désespérément de l'aide. Phyllida frissonna à cette horrible pensée. Cela avait dû se passer tard dans la nuit, sinon quelqu'un aurait entendu quelque chose.

— Qui donc a pu faire une chose pareille ? demanda M. Dobble, un léger tremblement dans la voix.

—Pas la moindre idée, répondit-elle. Mais certainement quelqu'un qui se trouve sous ce toit.

Le majordome proféra à voix basse un mot que Phyllida n'avait pas entendu depuis qu'elle avait quitté l'armée.

Toute pensée à propos de l'acide carbolique, de l'horloge à huiler et des ordres à donner au personnel – des tâches auxquelles elle s'était raccrochée comme à un bouclier pour se protéger de la réalité – s'évanouit en même temps que l'émotion la gagnait.

Quelque part, dans le merveilleux et paisible manoir de Mallowan, se cachait un assassin.